

Faire la ville avec les affects : implications théoriques et pratiques

Benoît Feildel

Maître de conférences en aménagement de l'espace et urbanisme

Université Rennes 2, UMR ESO

Quinze années après la publication de l'article programmatique de Béatrice Bochet et Jean-Bernard Racine (2002), *Connaître et penser la ville : des formes aux affects et aux émotions, explorer ce qu'il nous reste à trouver*, on ne peut que constater l'écho qu'a connu l'invitation des auteurs, aussi bien dans le domaine de la recherche urbaine que du côté de la pratique professionnelle. En effet, en l'espace de ces quelques années, les travaux de recherche et publications sur la thématique de l'affectivité – et la variété de ses déclinaisons – se sont multipliés, de même que les dispositifs (diagnostics, parcours et cartographies) visant à intégrer cette dimension – le plus souvent sous l'enseigne de la sensibilité – dans la conception des espaces urbains. Cette montée en puissance témoigne à la fois d'une prise de conscience de l'importance des relations affectives qu'entretiennent les individus avec leurs espaces de vie et, plus profondément, de la revalorisation d'un registre longtemps exclu du domaine de la scientificité (Ansart, 1983). Ce retour en grâce, que certains ont pu qualifier de « tournant » (Davidson et al., 2005 ; Lemmings et Brooks, 2014) face à son ampleur en particulier dans les sciences sociales, n'en cache pas moins une difficulté plus fondamentale – à propos de laquelle Bochet et Racine nous mettaient déjà en garde – celle de traiter « objectivement » de la question de l'affect – de cette faculté élémentaire à *être touché* – en évitant les nombreux écueils qu'une telle question sous-tend, à commencer par l'identification et la qualification de la diversité des phénomènes qu'elle regroupe et qui sont lourds de toutes les interprétations que d'ordinaire on leur rattache (Dewey, 1934).

En même temps que l'on mesure un intérêt grandissant pour l'affectivité dans les démarches urbaines et les études qui s'y rapportent, on doit également reconnaître que la diversité des voies d'approche adoptées et défendues – le plus souvent de façon implicite – vient quelque peu brouiller un champ d'étude encore largement en construction (Bernard, 2015), et ne facilite pas toujours – ce qui peut être préjudiciable dans certains cas – la compréhension de leurs implications, en particulier urbaines mais pas seulement. Il est ainsi fréquent que les notions renvoyant au domaine de l'affectivité, que sont la sensibilité, l'émotion ou encore le sentiment, soient employées par les chercheurs et les praticiens comme des quasi-synonymes sans véritable distinction, ni réelle analytique. La nature supposée de ces phénomènes, subjective, individuelle, authentique et extérieure à toute forme de rationalité, apparaît également comme une évidence et est prise comme un allant-de-soi sans être questionnée. Les usages de ces notions relèvent alors d'une sorte de prêt-à-penser empruntant à une vision contemporaine, assez généralement partagée, le caractère principal de l'affectivité. Dans bien des cas, la compréhension des phénomènes de l'affectivité et la justification de leur prise en compte s'arrête à la seule dimension phénoménale, aux formes extériorisées de leur expérience, à leur expression, sans que les mécanismes à l'origine de ces phénomènes et leurs conséquences soient explicités ou même reconnus. Sur le plan des dynamiques spatiales, l'affectivité s'en trouve réduite à une dimension essentiellement physiologique et expérientielle, d'une part, et principalement utilisée à des fins communicationnelles ou rhétoriciennes, d'autre part. De notre point de vue, cette réduction est dommageable, notamment car elle passe sous silence les conditions historique, culturelle, sociale, politique qui sont parties prenantes de ces phénomènes et qui permettent de mieux éclairer la façon dont ils influencent les attitudes et les pratiques des

individus, la façon dont ils irriguent les relations sociales et constituent la matrice des organisations spatiales.

Partant de quelques lieux communs de l'affectivité, empruntés aux domaines de la géographie et de l'urbanisme, nous nous appliquons à mettre en lumière les implications à la fois théoriques et pratiques de la prise en compte des affects dans les processus de transformation des espaces habités. Contre les oppositions rebattues entre individualisme et holisme, entre intériorité et extériorité, entre naturalisme et constructivisme, et contre la vision essentiellement disruptive de ces phénomènes encore largement dominante, nous soulignons la logique relationnelle de l'affectivité (Laflamme, 1995 ; Feildel, 2016) et en tirons un ensemble de conséquences, notamment méthodologiques, pour saisir le rapport affectif à l'espace.

1. Lieux communs de l'affectivité urbaine

Quel projet urbain, architectural, paysager, aujourd'hui ne fait pas référence à la dimension affective, ne se revendique pas d'une « approche sensible » – jouant d'ailleurs sur la polysémie et la connotation du terme, supposant empathie et bienveillance. Que cela soit au niveau de la phase initiale et préalable à l'action, au moment de la conception, ou encore à l'étape de la réalisation, la relation affective à l'espace est devenue en quelques années un nouveau *totem* de la fabrique urbaine contemporaine. Les professionnels, qu'ils soient urbanistes, architectes, paysagistes, et malgré la diversité de leurs contributions au processus de transformation des espaces, sont tout à la fois conscients que leurs interventions sur le cadre de vie touchent à la dimension affective du rapport des populations à l'espace et de la nécessité dès lors de prendre en compte – si ce n'est d'intégrer – cet aspect dans la conception et la conduite des projets. Ils prennent d'ailleurs la mesure de cette nécessité à travers les relations qu'ils entretiennent avec les usagers, habitants ou riverains, auxquels se destinent leurs actions, ou l'endossent à titre personnel lorsqu'ils projettent les usages futurs des espaces qu'ils conçoivent. Ces professionnels développent ainsi des modes de connaissance des contextes et des situations dans lesquels ils interviennent qui mettent en jeu l'affectivité de multiples façons, dans l'appréhension et l'évaluation d'un lieu, d'un territoire, dans la lecture qu'ils font de la qualité des espaces, mais aussi dans le rapport aux élus, aux habitants, aux usagers, à plus forte raison lorsque ceux-ci se développent sur un mode conflictuel, ou encore dans les processus créatifs qui leur permettent d'imaginer de nouvelles configurations spatiales. Si la reconnaissance du rôle des affects n'est pas nouvelle dans les sciences de l'espace – « le premier des arts », l'architecture, a très tôt revendiqué la production d'affects comme l'une des visées de son action (Le Corbusier, 1924) – la prise en compte des phénomènes de l'affectivité comme une ressource pour l'action est quant à elle beaucoup plus récente et s'inscrit dans un profond renouvellement de l'imaginaire aménageur (Chalas, 2005). Elle fait suite à la remise en question, à partir des années 1960, des modalités traditionnelles de l'action aménageur et émerge en réaction aux fondements positiviste et rationaliste du modèle technocratique en urbanisme. Bien qu'omniprésente dans les processus de transformation des espaces, la dimension affective demeure cependant encore peu conceptualisée. Pour cette raison, chercheurs et professionnels s'en remettent au sujet de cette question à un ensemble d'idées et de postulats implicites le plus souvent issus du sens commun, en grande partie hérités de la perspective phénoménologique – et ce malgré les efforts des chercheurs pour problématiser plus avant les apports et les limites d'une telle perspective dans le domaine de l'urbanisme (Sansot, 1975 ; Torres et Breux, 2010).

Si on doit à la méthode phénoménologique, et aux divers courants des sciences sociales qui y ont pris leur source, d'avoir mis en lumière et décrit la résonnance affective de l'expérience spatiale, cette perspective singulière a également profondément imprégné sa compréhension et sa construction problématique. C'est donc en suivant la méthode phénoménologique, et en appliquant le principe réductionniste au fondement de sa démarche – le retour aux choses elles-mêmes, aux *phénomènes*, au-delà des discours et des opinions (Husserl, 1913) – que se construit dans un premier temps la compréhension du rapport affectif de l'Homme à l'espace (Dardel, 1952 ; Bachelard, 1957 ; Sansot, 1971 ; Kaufmann, 1987). Reprise et appliquée à de multiples réalités géographiques, l'approche phénoménologique – et dans son prolongement l'étude psychologique – constitue dans bien des travaux s'intéressant à l'organisation spatiale des sociétés la matrice conceptuelle justifiant la prise en compte du registre de l'affectivité. Dans la filiation directe de cette approche, les concepts d'expérience, de subjectivité, d'intériorité, et leurs corollaires, l'intérêt premier pour la perception et la sensorialité, marquent profondément la compréhension du rapport affectif à l'espace, sans que ces postulats soient la plupart du temps interrogés. La méthode phénoménologique – ou à tout le moins, une certaine compréhension de cette dernière – en se centrant sur les contenus de conscience pris dans leur instantanéité, tels qu'ils sont donnés par l'ordre social existant, a pour effet d'annuler l'interaction entre le sujet et l'objet et, par là-même, de renoncer à la connaissance de la réalité sociale (Adorno, 2011, Ansaldo, 1993). Ramenée à son essence, à la faculté sensible de l'être humain, l'affectivité s'en trouve ainsi réduite à la dimension de l'expérience subjective, au phénomène tel qu'il est perçu et porté à la conscience de l'être humain.

Dans ce contexte, deux notions en particulier, étroitement liées à la question de l'expérience spatiale, constituent des lieux communs de l'affectivité, le paysage et l'ambiance. Au-delà – ou plus exactement en deçà – de l'effort de conceptualisation et les nombreux travaux autour de ces notions, on note que leur mobilisation dans le champ professionnel s'accompagne bien souvent d'une réduction de leur complexité, qui n'est pas sans interroger leur instrumentalisation au service de l'action de transformation des espaces. S'il est intéressant de constater l'attrait pour ces notions et leur dimension particulièrement opérante pour solliciter l'expression de la dimension affective du rapport qu'entretiennent les habitants avec leurs espaces quotidiens, il faut aussi souligner, dans ces contextes, le risque associé à la réduction opérée autour de ces notions, qui conduit souvent à ne retenir pour seule acception de ces réalités relationnelles, à la fois sociales et culturelles, que leur dimension sensorielle, subjective et individuelle. S'il faut commencer en reconnaissant que le registre de la sensibilité qui sous-tend les idées d'ambiance et de paysage permet à chacun d'exprimer son rapport à l'espace sans que celui-ci soit d'emblée contraint par les exigences de rationalité et de légitimité, pour autant le recours à ces notions a également pour effet de rejeter les dimensions du vécu et de la perception sur un plan de la stricte individualité, en les confinant au domaine de la subjectivité. Plus loin, ces notions, auxquelles on associe volontiers – sur le plan de l'affectivité – les caractères de l'évidence et de l'authenticité, et à propos desquelles le doute et la mesure ne seraient donc pas permis, font courir le risque d'une suspension de toute forme d'analyse, de déconstruction, de mise en perspective, et indirectement de remise en question, notamment des finalités de l'action qui les supportent. Selon les contextes et les conditions dans lesquels elles sont mobilisées, en particulier dans le cadre des dispositifs participatifs autour des projets d'aménagement, ces notions peuvent constituer à la fois de puissants outils capables d'éclairer et de renseigner sur les qualités et les valeurs projetées sur l'espace mais elles peuvent aussi être utilisées pour refuser toute

forme de raisonnement et disqualifier la parole de certains acteurs (Feildel, 2014). Elles peuvent également, si on ne prend pas en compte leurs dynamiques temporelles et procédurales, stopper toute forme de discussion, d'échange et de délibération (Livet, 2007). Dans d'autres cas encore, elles constituent des moyens pour éluder les véritables enjeux de l'action en maintenant volontairement un écart entre les désirs des habitants et les objectifs de la politique publique (Feildel et Le Jeloux, 2018).

2. La nécessaire disjonction de l'affectivité et de la subjectivité

Pourtant, depuis les premières réflexions de la géographie « humaniste », s'inspirant de la méthode phénoménologique, d'autres travaux se sont attachés à souligner les multiples facettes de l'affectivité. Parmi ces contributions majeures pour la compréhension et la problématisation du registre de l'affectivité pris dans un contexte spatial, celles de Raymond Ledrut (1973) et de Kaj Noschis (1984) en particulier permettent de dépasser l'horizon jusqu'ici imposé par l'approche phénoménologique. Dans les *Images de la ville* (1973), Raymond Ledrut, en se livrant entre autres à l'analyse des ordres de signification associés à la ville, révèle non seulement la variabilité des modes et des échelles de représentation mais il souligne également l'importance des représentations sociales, pointant notamment le rôle central des valeurs dans l'expression affective du rapport à l'espace. De son côté, Kaj Noschis, dans *Signification affective du quartier* (1984), montre que le contexte social et historique s'avère déterminant pour comprendre comment l'habitant vit émotionnellement la confrontation avec les lieux. La question de l'identité lui apparaît alors essentielle, dans la mesure où à travers cette relation affective avec l'espace chaque individu nourrit son identité. Ce faisant, Kaj Noschis insiste sur la dimension relationnelle de la signification affective du quartier. À travers leurs travaux, ces deux auteurs nous aident à mieux comprendre les dimensions et les enjeux de la saisie du rapport affectif à l'espace. Ils participent à montrer l'existence d'un « rapport affectif à l'espace » (Feildel, 2010) dont les dynamiques seraient avant tout sociales et historiques, au-delà de l'expression d'un rapport affectif au lieu, individuel et purement situationnel. L'affectivité ne concernerait donc pas exclusivement l'individu, mais impliquerait, de leur point de vue, de considérer plus largement les contextes sociaux et historiques dans lesquels les émotions, les sentiments et les sensibilités des individus s'expriment.

Parler d'affects, et plus précisément d'affectivité envers l'espace, faisant ainsi le choix de ne pas se limiter à la dimension sensible de l'expérience urbaine – mais en intégrant celle-ci dans une perspective plus large – nécessite dès lors quelques clarifications, autant qu'une certaine rigueur dans le maniement des notions et la construction des concepts. Il faut d'abord reconnaître que la compréhension de ces phénomènes varie à travers l'histoire des sociétés. Parce que les termes de l'affectivité ne renvoient pas à une catégorie conceptuelle unifiée (Bernard, 2015), leur intelligibilité demeure dépendante d'un certain nombre de conditions qui influencent par ailleurs les différentes façons que l'on a de les éprouver et de les exprimer. Comme nous le fait remarquer le philosophe phénoménologue Marc Richir (1993), le concept d'affectivité émerge dans le cadre de l'institution moderne du sujet et de la subjectivité. Autrement dit, l'intérêt porté par les sociétés à la question des affects, ainsi que l'élaboration d'un discours scientifique à leur propos, s'inscrit dans un contexte historique dont les caractéristiques peuvent être identifiées et vont de pair avec l'émergence d'un individu hypermoderne (Aubert, 2004). Comme l'a montré la sociologue Eva Illouz (2006), la formation du capitalisme, et avec elle la diffusion du discours psychologique en premier lieu dans le monde de l'entreprise, a favorisé le développement d'une nouvelle

culture de l'affectivité, dont la principale caractéristique est de pousser l'individu à la réalisation la plus intime de soi. S'il est indéniable que l'expérience affective s'incarne avant tout dans le ressenti individuel, la sensibilité ayant son siège dans les organes sensoriels, les états affectifs ne constituent pas pour autant des états absolus, ce ne sont pas – ou pas seulement – des processus physiologiques dont le corps détiendrait le secret (Le Breton, 1998). Dès lors, un des enjeux de leur compréhension réside dans le fait de ne pas céder à la tentation essentialiste. Il faut avoir une certaine rigueur dans la description et la caractérisation de ces phénomènes, comme d'ailleurs nous y invitait l'enseignement platonico-aristotélicien. À parler rigoureusement, ce n'est pas la vue, ni même la faculté sensitive, mais c'est bien nous qui percevons la chose. Nos cinq sens, avec leurs données sensorielles strictement privées et subjectives, s'ajustent en permanence au monde, à un monde objectif. En outre, la réalité de la chose du monde réside dans notre capacité à la partager avec autrui ou, pour le dire autrement, les phénomènes de l'affectivité nécessitent d'être compris dans le contexte des conditions de leur expérience et de leur expression. En soi, l'affectivité n'a pas de réalité, elle ne prend sens que dans et par la relation. Elle s'insère toujours dans un tissu de significations qui irrémédiablement imprègne la manière de l'exprimer et de l'éprouver (Le Breton, 1998). Elle exprime la relation du sujet à l'objet, et promeut un type de relation à soi, aux autres et au monde (Feildel, 2016).

L'affectivité, bien qu'étroitement liée à la question des sens, de la sensorialité et de la sensibilité, doit néanmoins être distinguée de ces dernières. La sensibilité renvoie à deux dimensions spécifiques. La première, typiquement sensorielle, relève de la fonction physiologique, autrement dit, elle concerne le fonctionnement de l'organisme, sa capacité à réagir, par le truchement des cinq sens, aux stimulations, aux sensations, qu'exerce sur notre corps le monde extérieur. La deuxième dimension, renvoyant au domaine de l'affectivité, concerne quant à elle la dimension psychosociologique de l'activité sensible. La sensibilité, en ce second sens, concerne l'activité psychique de l'individu, l'activité par laquelle il est amené à expérimenter, dans une forme d'instantanéité historicisée, l'activité sensorielle de ses organes, et pour laquelle sont mobilisées l'histoire, la culture des individus et des groupes sociaux, leurs systèmes de représentations, leurs manières de penser et d'agir. À la stricte instantanéité de la sensorialité, réponse immédiate à un stimulus, il faut reconnaître à la sensibilité cette autre dimension, proprement affective, qui la fait dépendre de l'expérience humaine et implique de considérer qu'elle s'incarne dans une perspective temporelle élargie. Une des caractéristiques qui permet ainsi de distinguer la sensibilité de l'affectivité tient à la dimension temporelle. L'affect n'est jamais déconnecté d'un vécu qui engage l'individu dans le moment présent, la situation où il est amené à éprouver, son histoire passée, les affections qu'il a précédemment pu éprouver, ses attentes, la projection qu'il fait de lui-même dans le futur. L'ensemble des conditions de l'affectivité sont dès lors à la fois propres à l'individu et, en même temps, partagées et orientées selon un certain nombre de conditions sociales. En ce sens, non seulement l'affectivité dépasse la sensibilité mais elle la détermine. Elle n'appartient pas en propre à l'individu mais l'excède largement. Elle prend place entièrement dans la relation intersubjective.

L'enjeu de la prise en compte de l'affectivité, de l'ensemble de ses expressions, et des conditions variées de la sensibilité, n'est donc pas réductible à l'expérience subjective et au simple fait de redonner une place aux vécus individuels dans la fabrique des espaces (Bailly et Marchand, 2016). Au-delà de l'expérience sensible, il convient d'interroger les différentes expressions de l'affectivité au regard de l'émergence et de la reconfiguration permanente des « cultures » (Stearns et Stearns, 1985), des « communautés » (Rosenwein, 2002), des

« régimes » (Reddy, 2001) émotionnels, autrement dit, en considérant les « affects communs » (Lordon, 2013) que nos sociétés, en particulier à travers leurs organisations spatiales, promeuvent et contribuent à façonner. L'enjeu soutenu par cette approche attentive aux conditions sociales, et non plus seulement indexée sur l'expérience individuelle, vise à redonner toute leur extension aux phénomènes de l'affectivité, autrement dit, au fait qu'ils relèvent d'un système relationnel (Vautier, 2008).

3. La perspective relationnelle : implications pour la saisie des rapports affectifs aux lieux

Cette propriété relationnelle de l'affectivité, nous pouvons notamment mieux la mesurer à l'aune des caractéristiques principales de l'une de ses modalités, l'émotion. Les chercheurs en psychosociologie, entre autres, ont montré très tôt que les émotions étaient le produit conjoint de deux conditions déterminantes, d'une part, l'évaluation et, d'autre part, les intérêts, c'est-à-dire les désirs – si on résiste à la réduction qui ne comprend les intérêts que par l'utilitarisme (Lordon, 2010). En effet, l'évaluation affective d'un objet ou d'un événement détermine sa pertinence au regard des intérêts du sujet et, plus largement, de la généralité de son désir. En quelque sorte, souligne Klaus Scherer (2005), les émotions sont des « détecteurs de pertinence » ou, comme le dit Pierre Livet (2002), les émotions sont des « révélateurs de valeurs ». Les émotions nous indiquent l'écart entre, d'une part, des représentations, des valeurs reconnues, intériorisées et, d'autre part, des intérêts, des désirs projetés, extériorisés. Bref, les événements, les objets qui nous entourent, nous environnent, émergent à notre conscience dans le cadre d'un processus qui leur confère une certaine signification et une tonalité affective, synonyme d'attrance ou de répulsion.

L'émotion est donc le résultat du processus par lequel la qualité de nos relations aux objets et aux événements nous est révélée. En outre, cette évaluation affective ne met pas seulement en jeu l'individu, ses intérêts, ses besoins, ses valeurs, ses désirs propres. Inexorablement, la sensibilité à certaines classes d'objets chez tous les individus est tramée par l'histoire, la culture, le milieu social et l'environnement spatial. L'affectivité est le produit d'orientations socioculturelles. Comme se sont attachés à le montrer les sociologues, Arlie R. Hochschild (1979), Jon Elster (1995) ou encore Eva Illouz (2006), les émotions jouent un rôle social en tant que système codifié susceptible de peser sur les attitudes, les préférences et les actions des individus. L'affectivité n'est donc pas le fruit d'une pure individualité, elle s'exprime et se manifeste à travers l'ensemble des relations que tissent les individus et qui font et défont à travers le temps les modalités de leur participation aux sociétés. Les anthropologues David Le Breton (1998), et avant lui Marcel Mauss (1921), l'ont également bien noté, les émotions, les sentiments et, plus largement, l'ensemble des modalités de l'affectivité, participent d'un système de sens et de valeurs propres à un groupe social dont elles confirment à la fois le bien-fondé et les principes de son organisation. Plus loin, ce ne sont pas les attitudes des individus en relation qui déterminent leur vécu affectif, c'est le contexte relationnel sociohistorique qui détermine l'expression et la qualité de l'éprouvé affectif. Dans ce nouvel ordre des choses, la relation devient première.

Les implications de la dimension relationnelle de l'affectivité sont importantes et ne doivent pas être négligées, notamment pour la construction des appareillages méthodologiques visant à saisir le rapport affectif aux choses, et tout particulièrement aux lieux. La première et principale implication est la conséquence directe de ce fait relationnel, à savoir que la qualification du rapport affectif à l'espace ne peut pas être mise au seul crédit des individus. Si on considère que les phénomènes de l'affectivité dépendent en premier

lieu et avant tout de la relation que les individus ont aux lieux, l'orientation de cette dernière – dans un sens ou dans un autre – repose alors moins sur les individus ou sur les lieux pris séparément, que sur les conditions de la relation qui s'instaure entre les deux. Cette implication, qui peut sembler évidente au premier abord, a néanmoins une conséquence non négligeable du point de vue des finalités d'une action urbanistique qui se voudrait attentive à la donnée affective, en déplaçant l'enjeu traditionnel de l'aménagement des espaces vers le ménagement de la qualité de la relation des individus et des sociétés à leurs espaces de vie. Ce déplacement d'ordre paradigmatique implique, entre autres répercussions, non pas d'envisager isolément les individus, les sociétés, leurs espaces, mais d'être en capacité de prendre en compte l'ensemble du système relationnel qu'ils forment, et donc d'élargir l'assise de l'action aux conditions processuelles de sa mise en œuvre. Sur un plan méthodologique, l'impact est également important pour la saisie du rapport affectif aux lieux. Tout d'abord, il devient de plus en plus risqué de réduire les affects aux indices de leurs manifestations physiologiques, en particulier sensorielles, et de prétendre ainsi atteindre leur signification individuelle et sociale. Non seulement, la nature relationnelle de l'affectivité doit nous prémunir contre ces formes de « réification » (Honneth, 2007), mais les études empiriques ont également montré que les sensations corporelles ne pouvaient pas être inférées à partir des changements physiologiques (Tcherkassof et Fridja, 2014). Partant, le moyen privilégié pour atteindre le rapport affectif aux lieux, dans une perspective relationnelle, demeure avant tout le langage et, plus largement, le système de communication (Laflamme, 1995 ; Vautier, 2008). Comme nous l'avons souligné, les affects – notamment la façon dont nous les éprouvons – sont indissociables des modalités de leurs expressions. L'affectivité n'est pas un monde de sensations brutes infralinguistiques et antéprédicatives, mais au contraire une source et une modalité tout à fait centrale de la production de sens (Lordon, 2013). Cela implique que pour comprendre la façon dont nous sommes affectés par nos environnements, nos « manières de sentir » (Haroche, 2008) les lieux, il faille en passer par l'identification des significations qu'attribuent les individus et les groupes sociaux à leurs espaces de vie.

Comprendre la façon dont nous sommes affectés, implique de passer par le sens, être en mesure d'établir les correspondances, les associations, en vue de mettre au jour le processus d'instruction des significations. Si cet objectif peut être approché en ayant recours à des techniques d'enquête traditionnelles en sciences sociales, à des dispositifs originaux cartographiques ou déambulatoires dans la pratique professionnelle, il demeure toutefois un enjeu plus fondamental qui réside dans la possibilité qui doit être offerte à l'individu d'approfondir – par exemple en ayant recours à un support *ad hoc* (Bailleul et Feildel, 2011 ; Feildel, 2012) – et d'éclairer par lui-même le processus d'assignation de sens à ses propres éprouvés affectifs, en explicitant le système de relations dans lequel émerge leur signification – son rapport affectif à l'espace. Cet objectif particulier, qui doit permettre à l'individu de reconnaître les signes de culture dans lesquels l'affectivité se forme et autoriser le dépassement des limitations traditionnellement associées à l'expression de l'affectivité, s'apparente dès lors à un processus herméneutique (Ricœur, 1986). Grâce à l'auto-interprétation et l'auto-compréhension (Hoyaux, 2003), la démarche herméneutique appliquée aux processus de transformation de l'espace (Feildel, 2016) permet d'accéder aux conditions sociohistoriques de l'affectivité, et de saisir, dans une perspective relationnelle, le rapport affectif à l'espace, au-delà des conditions singulières de l'expression et de l'expérience du rapport affectif au lieu.

Bibliographie

Adorno Theodor W., 2011 [1970], *Contribution à une métacritique de la théorie de la connaissance. Etudes sur Husserl et les antinomies de la phénoménologie*, Paris, Payot, 294 p.

Ansaldi Saviero, « Adorno critique d'Husserl : dialectique, sociologie et phénoménologie », *Futur antérieur*, 5-6, 19-20, 1993, p. 151-160.

Ansart Pierre, *La gestion des passions politiques*, Lausanne, L'âge d'homme, 1983, 208 p.

Aubert Nicole (dir.), *L'individu hypermoderne*, Toulouse, Ed. Érès, 2004, 320 p.

Bailleul Hélène et Feildel Benoît, « Le sens des mobilités à l'épreuve des identités spatiales : un éclairage par le récit de vie spatialisé et l'herméneutique cartographique », dans Depeau S., Ramadier T. (dirs.), *Se déplacer pour se situer. Place en jeu, enjeux de classes*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, p. 25-55.

Bachelard Gaston, *La poétique de l'espace*, Paris, Presses Universitaires de France, 1957, 214 p.

Bailly Emeline et Marchand Dorothée, « La ville sensible au coeur de la qualité urbaine », *Métropolitiques.eu.*, 2016.

Bernard Julien, « Les voies d'approche des émotions », *Terrains/Théories*, 2, 2015.

Bochet Béatrice et Racine Jean-Bernard, « Connaître et penser la ville : des formes aux affects et aux émotions, explorer ce qu'il nous reste à trouver. Manifeste pour une géographie sensible autant que rigoureuse », *Géocarrefour*, 77, 2, 2002, p. 117-132.

Chalas Yves, *L'imaginaire aménageur en mutation*, (Sous la dir.), Paris, L'Harmattan, 2005, 340 p.

Dardel Eric, *L'homme et la terre. Nature de la réalité géographique*, Paris, Editions du CTHS, 1952, 199 p.

Davidson Joyce, Bondi Liz et Smith Mick (dirs.), *Emotional geographies*, Farnham, Ashgate, 2015, 258 p.

Dewey John, *L'art comme expérience*, Paris, Gallimard, [1934] 2010, 596 p.

Elster Jon, « Rationalité, émotions et normes sociales », dans Paperman P. Ogien Ruwen (dir.), *La couleur des pensées : sentiments, émotions, intentions*, Paris, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1995, p. 33-64.

Feildel Benoît, *Espaces et projets à l'épreuve des affects. Pour une reconnaissance du rapport affectif à l'espace dans les pratiques d'aménagement et d'urbanisme*, Thèse de doctorat, Tours, Université F. Rabelais, 2010, 651 p.

Feildel Benoît, « La carte pour approfondir la dynamique des géographies affectives », *Mappemonde*, 2, 106, 2012, <http://mappemonde.mgm.fr/num34/mois/moi12201.html>

Feildel Benoît, « Participation citoyenne et émotions », dans Martouzet D. (dir.), *Ville aimable*, Tours, Presses universitaires François Rabelais, 2014, p. 331-347.

Feildel Benoît, « Le bricolage et l'herméneutique comme principes méthodologiques dans l'enquête en sciences sociales. Un outil cartographique pour révéler la relation affective aux espaces de vie », *ESO Travaux et documents*, 41, 2016, p. 89-99.

Feildel Benoît, « L'émotion est ce qui nous relie. Éléments pour une approche relationnelle des phénomènes affectifs et des dynamiques socio-spatiales », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 11, 2, 2016, p. 233-259.

Feildel Benoît et Le Jeloux Jérôme, « L'expression et la gestion des émotions dans les projets urbains. Les dispositifs participatifs à l'épreuve des affects », dans *La démocratie des émotions*, Paris, Presses de Sciences Po, 2018, p. 217-242.

Haroche Claudine, *L'avenir du sensible. Les sens et les sentiments en question*, Paris, Presses Universitaires de France, 2008, 256 p.

Hochschild Arlie R., « Emotion work, feeling rules, and social structure », *American Journal of Sociology*, 85, 1979, p. 551-575.

Honneth Axel, *La réification. Petit traité de Théorie critique*, Paris, Gallimard, 2007, 141 p.

Hoyaux André-Frédéric, « Les constructions des mondes de l'habitant : Eclairage pragmatique et herméneutique », *Cybergeo : European Journal of Geography*, 232, 2003, p. 22.

Husserl Edmund, *Idées directrices pour une phénoménologie*, Paris, Gallimard, 1950, 567 p.

Illouz Eva, *Les sentiments du capitalisme*, Paris, Editions du Seuil, 2006, 201 p.

Kaufmann Pierre, *L'expérience émotionnelle de l'espace*, Paris, Vrin, 1987, 349 p.

Laflamme Simon, *Communication et émotion. Essai de microsociologie relationnelle*, Paris, L'Harmattan, 1995, 191 p.

Le Breton David, *Les passions ordinaires. Anthropologie des émotions*, Paris, Armand Colin, 1998, 223 p.

Le Corbusier, *Urbanisme*, Paris, Flammarion, 1924, 284 p.

Ledrut Raymond, *Les images de la ville*, Paris, Anthropos, 1973, 386 p.

Lemmings David et Brooks Ann (dirs.), *Emotions and Social Change: Historical and Sociological Perspectives*, 1^{re} édition, New York, Routledge, 2014, 296 p.

Livet Pierre, *Emotions et rationalité morale*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002, 291 p.

Livet Pierre, « Emotions et révision : la dynamique des débats », dans Revel M., Blatrix C., Blondiaux L., Fourniau J.-M., Hérard Dubrueil B., Lefebvre R. (dirs.), *Le débat public : une expérience française de démocratie participative*, (Sous la dir.), Paris, Editions La Découverte, 2007, p. 339-352.

Lordon Frédéric, *Capitalisme, désir et servitude*, Paris, La Fabrique, 2010, 213 p.

Lordon Frédéric, *La société des affects. Pour un structuralisme des passions*, Paris, Editions du Seuil, 2013, 283 p.

Mauss Marcel, « L'expression obligatoire des sentiments (rituels oraux funéraires australiens) », *Journal de psychologie*, 18, 1921, p. 425-434.

Noschis Kaj, *Signification affective du quartier*, Paris, Librairie des Méridiens, 1984, 170 p.

Reddy William M., *The Navigation of Feeling: A Framework for the History of Emotions*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001, 380 p.

- Richir Marc, « Affectivité », *Encyclopaedia Universalis, Vol. 1*, 1993, p. 347-353.
- Ricœur Paul, *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique*, Paris, Seuil, 1986, 211 p.
- Rosenwein Barbara H., « Émotions en politique », *Hypothèses*, 5, 1, 2002, p. 315-324.
- Sansot Pierre, *Poétique de la ville*, Paris, Armand Colin, 1971, 422 p.
- Sansot Pierre, « Ville et poésie », *Espaces et sociétés, Représentations de la ville*, 15, 1975, p. 17-28.
- Scherer Klaus R., « What are emotions? And how can they be measured? », *Social Science Information*, 44, 4, 2005, p. 695-729.
- Tchekassof Anna et Fridja Nico H., « Les émotions : une conception relationnelle », *L'Année psychologique*, 114, 3, 2014, p. 501-535.
- Torres Juan et Breux Sandra, « L'approche phénoménologique en urbanisme : la recherche d'une meilleure pratique, la pratique d'une meilleure recherche », *Revue du CREUM*, 5, 2, 2010, p. 117-125.
- Stearns Peter N., Stearns Carole Z., « Emotionology: Clarifying the History of Emotions and Emotional Standards », *The American Historical Review*, 90, 4, 1985, p. 813-836.
- Vautier Claude, « La longue marche de la sociologie relationnelle », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 4, 1, 2008, p. 77-106.